

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La folie et la foi

François Avard, *Le dernier continent*, Montréal, Les Intouchables, 1997, 240 p.

Claude Jasmin, *La nuit, tous les singes sont gris*, Outremont, Québecor, 1996, 202 p.

Naïm Kattan, *La célébration*, Montréal, l'Hexagone, 1997, 208 p.

Frédéric Martin

Numéro 87, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40166ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, F. (1997). Compte rendu de [La folie et la foi / François Avard, *Le dernier continent*, Montréal, Les Intouchables, 1997, 240 p. / Claude Jasmin, *La nuit, tous les singes sont gris*, Outremont, Québecor, 1996, 202 p. / Naïm Kattan, *La célébration*, Montréal, l'Hexagone, 1997, 208 p.] *Lettres québécoises*, (87), 21–22.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

François Avaré, *Le dernier continent*, Montréal, Les Intouchables, 1997, 240 p., 19,95 \$.
Claude Jasmin, *La nuit, tous les singes sont gris*, Outremont, Quebecor, 1996, 202 p., 19,95 \$.
Naïm Kattan, *La célébration*, Montréal, l'Hexagone, 1997, 208 p., 21,95 \$.



ROMAN
Frédéric Martin

La folie et la foi

Quand l'univers bascule, chacun propose les refuges qu'il peut.

TOUT COMME STÉPHANE BOURGUIGNON, à qui l'on doit *L'avaleur de sable* et, plus récemment, *Le principe du geyser* qui en constitue la suite, François Avaré est un « scripteur » humoristique rattaché à l'École nationale de l'humour. Il a déjà publié deux romans (*L'esprit de bottine*, Guérin littérature, 1991 ; *Les uniques*, paru chez le même éditeur en 1993). En voici donc un troisième, et cela se veut drôle.

Un sous-produit de Vian

Dès le début, dans ces quelques pages qui tiennent lieu de prologue, c'est le franc délire. Phrase d'ouverture :

« *Diabes de menstruations !* » estima-t-il en apercevant le sang sur les murs et le plancher de la cuisine, à son retour du laboratoire.

Avaré a dû se dire que « *Diabes de menstruations* » faisait un commencement original, mais reconnaissons que cette réflexion, placée dans la bouche du jeune professeur Motrin, l'un des personnages principaux du roman, est un peu naïve. On aura compris qu'il ne s'agit pas de sang menstruel, mais de sang tout court, provenant effectivement d'une femme, Cloé, qui ne se réveillera plus étant donné le « pouls [qu'elle] n'arborait ni au cou ni aux poignets lacérés ». C'est de l'humour, il y en aura tout du long, à pleines pages, au risque de vite saturer.

Sur cette histoire qui met en scène trois hommes — dénommés Motrin, Floxin et Maximo — cherchant un remède qui puisse guérir toutes les maladies et finalement permettre la vie éternelle, souffle très fort l'esprit de Boris Vian. Le ton, l'entreprise langagière d'Avaré — qui consiste notamment à jouer avec les mots en les prenant au pied de la lettre — semblent droit sortis de *L'écume des jours*. La Cloé du *Dernier continent* fait forcément penser, même si elle joue ici un rôle marginal, à la Chloé de Vian. Jusqu'aux thèmes qui ne sont pas sans ressemblance : alors que *L'écume des jours* constitue, sur fond de maladie et de dégradation, une sorte de protestation contre la mort jugée absurde, les personnages d'Avaré combattent la maladie et la mort. Ces nombreuses similitudes sont fort troublantes. Quoi qu'il en soit, le livre d'Avaré apparaît au mieux comme un sous-produit insupportable de celui de Vian.

Pouvoirs de l'horreur

La nuit, tous les singes sont gris se situe à des lieues du gentil roman de François Avaré. Le dernier livre du prolifique Claude Jasmin s'ouvre sur une scène autrement plus sanglante que le « *Diabes de menstruations !* » : la victime est un juge qu'on va retrouver dépecé, démembré, au pied de la croix du mont Royal. « Dans un sac vert à ordures, on a mis le torse et la tête. Dans la bouche de cette tête coupée, on a fourré son pénis tranché. »

C'est le début d'une histoire sordide et violente qui durera un mois et sera conduite par des individus inquiétants : au premier chef par un « colonel » halluciné, complètement réactionnaire au demeurant, qui manipule des jeunes néo-nazis. Et que penser de cet homme qu'une balle perdue a rendu monstrueux — défiguré, amoureux de surcroît d'une femme belle et bonne, l'homme est en somme une sorte de réincarnation du « Fantôme de l'Opéra » — qui se cache au pied de la montagne, justement à cet endroit où seront découverts les morceaux du juge ?

Les protagonistes s'appellent André Dastous, détective Asselin, Rosaire Lalonde, Léo Longpré, Gilles Bédard... : tous personnages que Jasmin a ressortis de ses œuvres précédentes. Bédard fut le héros du célèbre *Pleure pas Germaine*, Dastous, celui de *Délivrez-nous du mal*, Longpré hantait *La corde au cou* et *Blues pour un homme averti*... Cette intertextualité est l'un des aspects intéressants du roman, bien que le procédé soit utilisé avec une certaine outrance. C'est néanmoins une chose singulière que de voir des personnages ainsi dotés d'un lourd passé littéraire trouver ici leur aboutissement. Ce passé les a transformés, ils ont continué d'évoluer en des lieux imaginaires, et les voici maintenant jetés, une fois pour toutes, dans l'horreur du monde. Horreur à laquelle ils participent pleinement.

On connaît Jasmin, romancier populaire, voire populiste. On le retrouve ici, tel qu'en lui-même, avec son style abrupt faisant flèche de tout bois. Montréal est désormais une « cité maudite ». L'assassinat du juge ne fut que le premier d'une traumatisante série. Des bombes explosent un peu partout dans la ville, et ses habitants sont aux abois. La terreur croît, ce qui entraîne le triomphe d'une « droite nauséabonde » composée de politiciens, de policiers et de militaires. Claude Jasmin montre des élites corrompues et un pouvoir qui s'aco-

.....
La nuit,
tous les singes
sont gris

CLAUDE JASMIN



François
Avaré

25 ans d'édition en Acadie

L'Antichambre

Gracia Couturier



Roman

Au moment même où elle aborde le projet d'avoir un enfant, Marianne, une femme d'affaires de 35 ans, se retrouve face à l'incontournable : un cancer. Comme si le malheur se tissait au fil des joies, au fil des réussites.

2-7600-0337-X, 136 p., 16,95 \$

Le Pont

Michel Lee



Théâtre

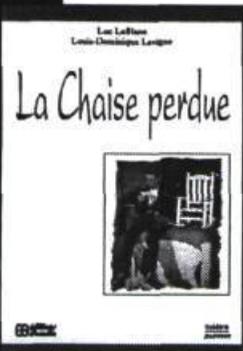
Du haut d'un pont, Fred regarde le gouffre à ses pieds. Un passant pressé tente de le raisonner. Un duel verbal intense s'ensuit. Plus qu'un texte dramatique sur le suicide, *Le Pont* est la rencontre de deux êtres aux prises avec un mal de vivre.

2-7600-0350-7, 52 p., 9,95 \$

La Chaise perdue

Luc LeBlanc

Louis-Dominique Lavigne



Théâtre jeunesse

Depuis la mort de son grand-père, Mathieu rejette tout, même la chaise, son seul héritage. Il glisse dans un monde imaginaire où de curieux personnages envahissent sa chambre. À travers ceux-ci, Mathieu réussit à exprimer sa douleur et à apprivoiser un deuil qui le fait tant souffrir.

2-7600-0349-3, 68 p., 9,95 \$

éditions d'Acadie

◆ Éditions d'Acadie ◆ C.P. 885, Moncton, (N.-B.), E1C 8N8 ◆
Tél. (506) 857-8490 ◆ Téléc. (506) 855-3130 ◆
edacadie@nbn.net.nb.ca ◆

quine avec ces « motards criminalisés » que par ailleurs il prétend combattre. Avec *La nuit, tous les singes sont gris*, Jasmin propose une politique-fiction aux accents des plus plausibles. La charge sociale, un peu lourde, est néanmoins efficace, et s'accompagne d'un véritable suspense. Cette descente aux enfers n'est pas dénuée de complaisance, mais elle est plutôt bien menée.

Ferveur spirituelle

« Au début, n'osant pas affronter sa transformation, [Pierre Lévy] prétendit qu'il ne digérait pas le porc. » Jusqu'alors, l'homme n'avait jamais fait grand cas de sa religion. Un peu à cause des parents, des Juifs venus d'Europe après la guerre.

Ils avaient trop souffert et cherchaient à se libérer du cauchemar en oubliant le passé. Ils avaient gardé leur nom mais avaient vidé leur origine de toute substance.



Pierre était leur fils unique. Enfance solitaire, études en pharmacologie, mariage sans passion — ce qui, d'évidence, convient à cet homme lui-même doté d'une personnalité plutôt soporifique — avec Christine, une linguiste. « Nous nous marierons à la fin de tes études », avait-elle décidé ; paroles annonciatrices d'un futur ennuyeux, prévisible, où le sens pratique l'emporterait

sur toute autre considération. Au fait, on en rencontre souvent, dans les romans et nouvelles de Naïm Kattan, de ces couples tièdes et engoncés dans la monotonie qui seront bouleversés par une crise plus ou moins tardive...

Ici la cassure viendra de Pierre et de son désir de renouer avec ses racines juives. Cette quête identitaire et spirituelle, Christine ne la comprend pas. Son mari prend le nom de Nathan, fréquente la synagogue, se conforme aux règles alimentaires. Surtout, il s'intègre peu à peu à la communauté juive de Montréal — un monde qu'il ignorait — et rencontre deux femmes. Avec la première, il s'émancipe ; mais en la seconde, il reconnaît la femme de sa vie.

L'exposé de cette recherche spirituelle, religieuse et amoureuse n'est pas sans intérêt. Mais l'ensemble s'avère quelque peu didactique — cela nous rappelle que Kattan est généralement meilleur essayiste que romancier — et n'est pas dépourvu, non plus, d'un certain manichéisme. Ici, il est en effet suggéré que la spiritualité doit être commandée par une foi aveugle, et que le scepticisme constitue un principe « mauvais », ou à tout le moins négatif. *La célébration* semble ainsi faire l'apologie du traditionalisme — d'un traditionalisme qui refuserait de prendre en compte la modernité, ou aurait décidé de la nier, même. Aussi la position de l'auteur suscite-t-elle un malaise. Mais on verra peut-être dans ce livre une démonstration supplémentaire que le sectarisme est partie intrinsèque de la religion. Ce que, hélas, Naïm Kattan n'aura pas jugé bon de questionner. Ce roman délivre donc, en définitive, un propos convenu sur une quête qui ne l'est pas moins. Il était permis d'attendre une réflexion plus ambitieuse.



Claude
Jasmin



Naïm
Kattan